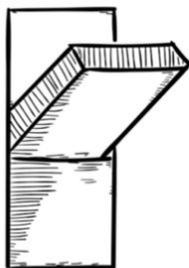


Bruno Villalba

Politiques de sobriété

ON



OFF

Le Pommier

Politiques de sobriété

Bruno Villalba

Politiques de sobriété

Le Pommier

Ouvrage publié sous la direction de
Nathanaël Wallenhorst

ISBN: 978-2-7465-2522-1

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2023, avril

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2023

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À BCDL & SR

Introduction

« La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété. »

Molière, *Le Misanthrope*, I, 1, v. 149-152

« [...] la plus haute fonction de l'écologie est la
compréhension des conséquences. »

Pardot Kynes, premier planétologue
d'Arrakis, in Herbert Frank, *Dune*¹

« Je suis en quête de ce qu'on pourrait nommer un
"semblant d'ordre". »

Tanikawa Shuntarô, *L'Ignare*²

En plongée sous-marine, à 40 mètres de profondeur sous la surface de l'eau, l'air est une ressource limitée. Chaque respiration puise dans ce stock. Le plongeur accepte cette intime dépendance. Il mesure aussi pleinement sa vulnérabilité, car il est complètement incorporé dans un monde étrange qui lui impose ses contraintes. Il peut tenter de prolonger cette

expérience en économisant la ressource, mais la limite est indépassable : l'air viendra définitivement à manquer. C'est pourquoi il anticipe cette situation, et il remonte, car il y a un ailleurs rempli d'air ! Paradoxalement, cette vulnérabilité lui permet d'éprouver l'intensité de sa connexion à ce monde, d'autant plus qu'il la sait provisoire. Alors il tente de prolonger le plus longtemps possible l'immersion, de grappiller encore quelques secondes pour s'émerveiller de cet autre univers.

La plongée est une métaphore saisissante de la notion de sobriété telle que nous allons essayer de la présenter. La dépendance aux ressources essentielles, un temps masquée par l'innovation technologique, s'impose bientôt : il faut remonter, prudemment, ensemble, si l'on ne veut éviter une catastrophe. L'expérience de la plongée est provisoire, on le sait bien, mais on sait aussi qu'il sera possible de répéter bientôt l'exercice : nous avons développé des techniques qui rendront cela possible. Nous avons dépassé des *seuils* (air, pression, saturation...) nous permettant de domestiquer certaines limites et ce dépassement nous donne l'impression de *l'illimité* de notre capacité d'action. Plus encore : nous sommes immergés dans un imaginaire de *l'infini* dans lequel la plongée peut être répétée de manière continue car nous désirons et pouvons rendre cela possible – du moins nous le croyons. À condition toutefois de ne pas trop nous attarder sur les conséquences de cette pratique, sur son empreinte écologique et la dégradation des écosystèmes terrestres et maritimes³.

Nous voulons continuer à vivre dans cet univers de l'illimité, de l'infini, du sans-fin. C'est un univers que nous percevons comme encore inachevé, imparfait, du « moins-être », selon les termes de Cornelius Castoriadis⁴. Alors nous nous évertuons à réduire par tous les moyens ce moins-être, pour accéder à l'extension du « mieux-être », ici compris comme le « plus-être ». Nous avons bâti un rapport au monde qui a effacé

l'idée même de limite – la puissance technique et nos politiques d'émancipation démocratique soutiennent notre désir d'illimité. Pourtant, nous ne pouvons plus ignorer la fragilité de cet univers.

C'est de cette tension qu'il sera question dans cet essai, de la confrontation permanente entre, d'un côté, notre volonté de bâtir un monde à partir d'une conception illimitée de notre capacité d'agir et, de l'autre côté, de faire face à la contraction matérielle du monde, qui est de plus en plus incapable de répondre à cette injonction de croissance continue. Dans notre volonté de poursuivre, d'étendre, de perfectionner notre mode de vie matérialiste⁵, nous avons minimisé l'incapacité matérielle du système Terre à répondre à ce projet. Pour sortir de cette contradiction insoluble, le choix d'établir des politiques de sobriété – interventions proportionnées, prudentes, mesurées et de renoncement à la course à l'illimité – s'impose. Et à la différence de la plongée, il n'y a pas d'ailleurs rempli d'air à notre disposition... Une fois que nous aurons épuisé ce qui nous est indispensable, il n'y aura plus d'ailleurs pour renouveler notre stock, pour continuer à respirer, pour continuer à vivre.

On a malheureusement tendance à orienter la sobriété vers une impasse technologique. Au nom de l'innovation, on trouvera toujours des mécanismes plus performants pour inventer une certaine forme de sobriété qui n'interrogera *ni* les limites *ni* les finalités d'un modèle économique d'accumulation (comme nous le verrons avec les discours sur les énergies « renouvelables », le nucléaire ou les solutions marchandes du marketing vert). Répondre aux limites écologiques par de nouveaux développements technoscientifiques ne fera que différer la nécessité d'interroger les raisons de prolonger, plus efficacement certes, le capitalisme consumériste. Mais ce sont ces mêmes options technoscientifiques qui ont permis l'extension

du *consommationnisme*, avec le sentiment du travail accompli ! Ce sont ces solutions qui sont bien souvent à l'origine des contraintes écologiques que nous vivons désormais.

Nous montrerons au contraire que la sobriété est avant tout une question *politique* et non pas technique, car elle interroge les limites et les finalités de notre organisation sociale. Comme le rappelle le philosophe marxiste Slavoj Žižek, « le propre de l'acte (de l'intervention) politique n'est pas simplement de bien fonctionner au sein de la trame des relations existantes, mais de modifier la trame même qui détermine la manière dont fonctionnent les choses⁶. » Pour le dire autrement, la politique est ce qui change ce qui apparaît impossible, en modifiant les paramètres d'appréciation du réel.

Il sera ici question de comprendre la portée *politique* de la notion, sans faire l'impasse sur les incertitudes de ses *conséquences* politiques. Cette approche conséquentialiste constitue l'une des armatures politiques de cet essai. Nous estimons, à la suite de Robert E. Goodin, qu'il convient d'interroger la meilleure façon de poursuivre le bien (*good*), en insistant sur la préservation de ce qui est *bon* et *bien*. Goodin estime que certaines théories peuvent tout à fait rechercher l'action *juste*, jusqu'à parvenir à une forme d'art en soi, mais que cela peut se réaliser indépendamment de la prise en compte des conséquences. Au contraire, Goodin présente l'écologie politique comme recherchant avant tout (« *first and foremost* ») à construire de bonnes conséquences (« *good green consequences* »)⁷. Avec une telle perspective, il s'agit d'interroger davantage les conséquences que les causes (désormais connues), de critiquer les réponses qui offrent des garanties immédiates, conformes aux priorités socio-économiques du moment de son énonciation, au profit d'une vision plus prospective qui insiste sur les achoppements de nos offres politiques. Ce cadrage conséquentialiste de la sobriété permet ainsi d'évaluer un choix en examinant ses conséquences

et la chaîne des causalités ainsi perturbées : dépasser les intentions pour interroger les effets de cette mesure. Il aboutit à un principe d'action politique qui ne se construit plus exclusivement à partir du champ social (les inégalités, la répartition des richesses, les conditions d'une croissance économique...) mais en prenant tout autant en compte les perturbations écologiques de nos choix politiques. Considérer ces conséquences impose de scruter la palette des effets attendus et ceux moins désirés. Il ne s'agit pas d'offrir une vision enchantée, frauduleusement heureuse de la sobriété – notamment en limitant sa portée et en réduisant le champ de ses effets. En explorant les conséquences des politiques de sobriété, on pourra ainsi voir les profondes transformations de la société qu'elles prescrivent. Si la sobriété est une nécessité politique et écologique, les conditions de sa construction, ainsi que la gestion de ses effets, demandent à être débattus pour être acceptés.

De quelle sobriété parlons-nous ? L'exercice de définition nous semble inutile car il appauvrirait le concept politique de la sobriété, en le réduisant à un principe de simple pondération de l'action. Préciser sa définition n'aboutirait qu'à une simplification de son contenu⁸ et de sa portée « subversive⁹ ». La tentative de définition – qui n'est rien d'autre qu'un exercice de standardisation, de réduction de la compréhension d'une notion afin de la rendre utilisable – ne pourrait que produire une certaine minimisation de cette volonté de restituer aux individus des espaces d'autonomie, par l'extension de leurs capacités d'autolimitation responsable, ajustées aux limites planétaires et soucieuses de ne pas participer à l'extension des inégalités sociales. Nous allons plutôt insister sur les caractéristiques de la sobriété, sur sa part de créativité, d'imagination (notamment par les connexions que cette notion opère entre les espaces sociaux et les milieux du vivant), d'inventivité qu'elle libère. C'est souligner les galeries souterraines qui relient les

formes de socialités façonnées par la médiation de l'objet et de l'échange marchand, de la compétitivité de tous contre tous, de tous contre le vivant, avec les situations d'irréversibilité qu'elles produisent sur le système Terre.

Nous allons essayer de réfuter quelques définitions, explications, justifications, utilisations habituellement mobilisées pour traiter de la sobriété, en prenant bien soin d'en montrer les ressorts rationnels, qui s'appuient sur des mécanismes de minimisation de la portée politique de ce principe: celui de la confusion technique entre *sobriété* et *efficacité*; celui qui juxtapose le *plus* et le *mieux* sous l'égide de l'égalité; celui de la sélection dirigée des effets de la sobriété... La minimisation consiste, selon le philosophe Günther Anders, à prendre en considération les caractéristiques critiques d'une situation, pour les relativiser en les mettant en perspective avec d'autres dimensions plus enthousiasmantes¹⁰. Elle offre l'avantage de pouvoir donner sens, mesure et compréhension d'une notion, d'un événement: il devient alors perceptible, sensible, adapté à nos facultés de perception et de décision. Ainsi, la « vérité [...] devient une affaire d'échelle et pour correspondre au réel elle requiert tantôt exagération et tantôt minimisation¹¹ ». Nous allons ainsi procéder à une réfutation de la substitution connotative souvent mobilisée pour évoquer la sobriété: on a ainsi tendance à remplacer un mot trop chargé par un synonyme qui est moins connoté et ainsi, on peut proposer des solutions davantage acceptables. Ainsi, au lieu de considérer la sobriété comme une politique d'ajustement aux capacités matérielles finies des ressources terrestres, on préfère insister sur la possibilité de maintenir les conditions de l'abondance matérielle (*mieux* pour continuer le *plus*). Une abondance qui se pare de vertus écologiques bien sûr, d'oripeaux d'une liberté modernisée, ce qui permet ainsi de ne pas questionner les conséquences du maintien de cette pression consumériste

sur le monde, ou de ne pas prendre en considération la part matérielle de l'abondance.

Au contraire, nous allons tenter de montrer l'étendue de significations et de possibilités d'agir à partir de l'imaginaire de la sobriété, qui permet d'interroger ce qui compte et ne compte pas, du nécessaire et du superflu, ce qui relie et ce qui sépare, ce qui peut durer de l'éphémère. Dès lors que l'on part du postulat de la réduction de notre capacité illimitée d'agir sur le monde compte tenu des limites planétaires désormais franchies, nous basculons dans un rapport au monde basé sur la *limite*. Et c'est exactement le cœur des politiques de sobriété : construire une relation au monde à partir de la *limite*. Puisque nos activités anthropiques portent atteinte de manière irréversible au système Terre, nous devons renoncer à une vision asymptotique du devenir (la progression sans limite) pour parvenir à un état d'équilibre qui rend nécessaire de renoncer au *plus* pour tous, pour adopter le *moins* pour tous. La sobriété peut contribuer à interroger les postulats des imaginaires dominants (croissance indéfinie, nécessairement liée au progrès, ayant besoin d'une extension continue de la productivité, structures de domination..., bref, « l'extension illimitée de la maîtrise rationnelle¹² ») en les confrontant avec la réalité effective des limites écologiques. Elle participe à une proposition de *proportionnalité* : entre les équilibres sociaux et le bio-système planétaire, entre notre mode de vie et sa reproductibilité.

Ce faisant, la sobriété n'est en rien une forme de *passivité*, révélant un sentiment d'abandon face à ce mouvement continu d'expansion illimité. Loin d'être une expression mélancolique de démission, elle est au contraire l'affirmation d'une contre-proposition ambitieuse. Il faut aller à l'encontre de l'évidence de la continuité du progrès, remettre en cause l'exclusivité du dogme de la domination sociale (qui rejette notre commune

fragilité pour affirmer la distinction d'un groupe sur un autre¹³), déconstruire la singularité humaine (qui nie l'altérité des non-humains), recomposer les imaginaires du bien-être, déconstruire la "réalité" naturelle des besoins (ce qui finit par s'imposer et compter de manière exclusive), et beaucoup d'autres choses comme nous le verrons. Elle n'est pas plus une politique du « en-même-temps » qui tente de gommer les injonctions contradictoires de notre modèle consumériste ; au contraire, elle insiste sur l'impossibilité matérielle de concilier ces aspirations antinomiques : la consommation, le recyclage, les énergies vertes... ne sont pas sans conséquences irréversibles. Qu'importent les justifications : ces antinomies perpétuent les tendances aux déséquilibres, qu'ils soient sociaux ou écologiques et, plus grave encore, elles réduisent considérablement les capacités d'action des générations futures.

Ainsi, la sobriété interroge les fondements de la fabrication sociale de l'individu, mais aussi des collectifs, dans la société consumériste mondialisée telle qu'elle existe et telle qu'elle s'impose. Elle n'est pas une simple spéculation aboutissant à une vision idéalisée de la conciliation entre consommation et matérialité ou entre liberté et abondance, car se basant sur les faits, et notamment sur les limites écologiques, elle ne peut plus se bercer d'illusions. Historiquement, nous avons fini par adhérer, ou tout au moins nous aspirons à adhérer, à un système qui a réalisé l'abondance. Que celle-ci soit inégalement répartie, c'est une évidence. Que celle-ci pourrait être également répartie, c'est le moteur premier de la plupart des discours politiques. On voit ainsi comme l'on tente de prolonger le projet de la Modernité¹⁴ et sa promesse de l'abondance partagée. Or, la sobriété vient remettre en cause la probabilité de réalisation de cette promesse, pas simplement dans nos sociétés « riches » mais aussi dans celles « en développement ». Car chacun d'entre nous participe à la construction de ces limites ;

certes, la responsabilité est inégalement portée, mais elle est collectivement construite. Car la sobriété s'appuie sur le fait qu'il n'existe pas de moyens techniques et de ressources financières suffisants pour reproduire l'oxygène de l'atmosphère en quantité suffisante pour maintenir la vie sur la planète. De plus, il n'existe pas de moyens de compenser la disparition massive des espèces vivantes. Réduire la pression sur le monde naturel ne peut se faire durablement sans accepter cette impossibilité radicale de substitution.

Bâtir des politiques de sobriété appelle donc à dépasser l'univocité des rapports de domination : ce n'est plus suffisant de se contenter de désigner certains comme responsables, si, au fond, nous continuons à aspirer à la même aberration consummationniste. Il ne faut plus seulement sortir du capitalisme, il faut encore sortir de l'imaginaire de l'illimité. Il ne s'agit pas de nier l'importance des relations de domination, c'est-à-dire l'assujettissement des individus aux relations de pouvoir, qui lui imposent des normes et des comportements tout autant que des croyances et des représentations (sur sa place, sur la place de l'autre, etc.), mais l'une des ambitions de cet essai est de remettre en cause le primat exclusif de ce cadre interprétatif. En effet, la domination n'est pas exclusive aux seuls rapports sociaux, mais elle existe aussi sur les non-humains ou sur la biosphère (par la puissance de la destruction atomique par exemple) – la domination de la nature à l'intérieur mais aussi à l'extérieur de soi. En prenant en compte le décalage de représentation et de prise en compte de cette domination-là, nous souhaitons montrer l'importance de réincorporer les non-humains dans ces rapports de pouvoir, en insistant notamment sur l'importance des conséquences préjudiciables qu'ils subissent. De ce fait, la proposition politique de la sobriété va plus loin, car elle insiste sur les effets négatifs de nos actions sur les non-humains : nos choix ne sont pas sans conséquences

Table des matières

INTRODUCTION	7
CHAPITRE PREMIER	
Éthiques intérieures de la sobriété.....	29
Construire une éthique personnelle de la sobriété, 30 – Se conformer à la parole divine. Le cas de la chrétienté, 35 – Construire une sobriété spirituelle. Thoreau, Rabhi, de Foucauld, 44 – Une sobriété du développe- ment personnel. Écopsychologie, minimalisme... , 54 – Conclusion. Se perfectionner par l’ascèse, 56	
CHAPITRE II	
Vertus politiques et écologiques de la modération	59
De la vertu sociale de la mesure chez Jean-Jacques Rousseau , 60 – Jacques Ellul et Bernard Charbonneau : une politique morale de la mesure, 62 – La frugalité conviviale d’Ivan Illich, 65 – Dépasser la rareté avec Murray Bookchin, 71 – André Gorz et le suffisant, 76 – La sobriété désirable de Dominique Bourg, 86 – Conclusion. La sobriété comme médiation des limites, 90	

CHAPITRE III

Contextualiser la sobriété.....	93
Limites planétaires. Seuil, basculement, irréversibilité, 95 – Limites temporelles. Nécessité du délai. Allégorie du sablier, 103 – Limites cognitives. Dépendance et imagination, 112 – Conclusion. Incorporer les limites, 118	

CHAPITRE IV

Les illusions de l'innovation et de l'efficacité.....	121
L'innovation et l'efficacité tronquées, 124 – Une raréfaction programmée et systématique, 128 – L'illusion des énergies « vertes », 135 – Illusion du recyclage, 147 – Illusion de l'efficacité numérique, 149 – Illusion de la substitution. Le cas du nucléaire, 158 – Conclusion. Déconstruire les illusions, 168	

CHAPITRE V

Politiser la sobriété	171
Mettre en débat la sobriété. Confronter deux référentiels de la sobriété, 174 – Délibérer sur la sobriété, 180 – Délibérer sur les finalités de la sobriété en démocratie écologique. L'apport de William Ophuls, 207 – Conclusion. Politiser à partir de la limite, 216	

CHAPITRE VI

La sobriété comme renoncement.....	219
Éthique personnelle du renoncement et prolongement politique, 222 – Renoncer à l'illusion de l'abondance sans conséquence et à une liberté sans matérialité, 227 – Conclusion. Commencer à renoncer, 234	

CHAPITRE VII

Égalité et sobriété.....	239
Le refus de l'inégalité. Répartir la richesse par le développement, 242 – Reconsidérer inégalité et pauvreté à	

l'aune des limites planétaires, 246 – Sombres perspectives communes, 249 – Conclusion. Décence et suffisance, 283

CHAPITRE VIII

Institutionnaliser la sobriété.....	287
Responsabilité institutionnelle et responsabilité individuelle, 292 – Individualiser la contrainte. Vers une carte carbone, 294 – Généraliser la contrainte. Vers une taxe carbone, 302 – Répartir équitablement et durablement. Vers le rationnement, 306 – Conclusion. Assumer l'obligation consentie, 315	

CHAPITRE IX

Expérimenter la sobriété.....	317
Expérimenter le renoncement sans conséquence. Gaspillage et écogeste, 319 – Incorporer la sobriété. Renoncer à la viande, 327 – Éprouver en commun la sobriété, 330 – Sobriété reproductive, 334 – Conclusion. S'entraîner à la sobriété, 339	

CHAPITRE X

La sobriété comme autonomie relationnelle.....	343
Une autonomie proportionnée, 347 – Vers un élargissement de la relationnalité, 353 – Conclusion. Construire une sobriété autolibératrice, 362	

CONCLUSION

La sobriété comme politique du seuil.....	367
Bibliographie.....	377
Notes de fin.....	389
Index.....	455
Remerciements.....	465

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP